

hésiter indéfiniment devant des projets longuement et sagement préparés, voilà tout ce que sait faire l'Etat. Il apparaît que, de leur côté, les sociétés sportives françaises auraient bien plus rapidement bénéficié du Congrès de 1889 si elles avaient compris que l'union est le meilleur moyen de s'assurer la victoire tandis que les rivalités jalouses et l'esprit d'arrivisme paralysent l'essor des mouvements les mieux amorcés. En jetant un coup d'œil sur la situation présente et sur l'élan produit par la magnifique fondation du marquis de Polignac, on constate que l'étape qui vient d'être franchie par la France aurait pu l'être en douze ans au lieu de vingt-cinq. Il faut espérer que l'étape suivante sera plus rapide d'allures tout en s'accomplissant dans la bonne et saine direction.



Philosophe, sportsman et neurasthénique.



Interrogé naguère sur le nom du professeur qui lui avait enseigné la philosophie dont il venait de se montrer imbu, un pince sans rire répondit que son maître était le chat. Et nul n'y saurait contredire, la philosophie du chat très intéressante à étudier, a sur celle de plus d'un professeur cette considérable supériorité qu'elle est infiniment pratique. Ce ne sont point des préceptes mais des exemples que recueille le disciple observateur.

Tout système de philosophie oscille entre l'épicurisme et le stoïcisme et la tendance du sage est vers un fécond équilibre qui s'établirait entre ces deux extrêmes de même qu'il rêve d'un règlement de vie faisant leur part à l'action et à la contemplation. Le chat est épicurien en ce qu'il prend le plaisir ou l'agrément qui se trouvent à sa portée, mais il est stoïcien en ce qu'il ne leur sacrifie ni un effort par trop considérable ni surtout une entorse à sa dignité. Tous ceux qui ont observé des chats savent cela — à condition toutefois que leurs observations aient porté sur des chats moyens placés dans des conditions climatiques convenables. Un chat exotique non acclimaté ou bien un animal ordinaire transplanté dans un climat impropre, par exemple dans un air marin surexcitant, ne peuvent entrer en ligne de compte. Le système nerveux du chat si difficile à établir et à maintenir dans un état normal se trouve dès lors déséquilibré.

Revenons à notre philosophe. Nous le voyons réfléchi, persévérant,

fier et même ombrageux par moments, méfiant, peu prodigue de ses sympathies et refusant toujours de s'abaisser jusqu'aux flatteries d'esclave, plus rancunier pour un manque d'égards que pour une simple brutalité. Transportons ces diverses qualités dans le caractère de l'homme et nous avons immédiatement le type d'humanité dont on a coutume de faire hommage à la philosophie, car seule la philosophie, dit-on, réussit à le créer. Si nous envisageons enfin l'attitude du chat vis-à-vis de la mort, sa façon dès qu'il la sent venir de s'aller cacher pour la subir seul comme une humiliation dont il ne veut pas donner le spectacle à d'autres, force est bien d'avouer que cette philosophie animale ne se dément pas jusqu'au seuil troublant de l'anéantissement et qu'ainsi elle a tous les aspects d'une doctrine solide dont les arguments ne sont pas affaiblis même par la grande épreuve des approches du trépas. Et si nous ne sommes pas de ceux qui pensent que des bêtes puissent adopter et pratiquer consciemment une doctrine quelconque, nous n'apercevons pas le motif qui empêcherait l'homme de doctrinariser à son profit ce qu'il voit faire à une bête.

Nous disions à l'instant que le système nerveux du chat était sans cesse à l'état d'équilibre instable. Par quoi il ressemble excellemment à l'homme moderne toujours menacé de troubles neurasthéniques qu'expliquent assez sa façon de vivre et les circonstances au milieu desquelles il vit. Une raison de plus pour que celui-ci étudie celui-là, le regarde agir et en tire son profit. Le chat recherche volontiers le silence et le calme qui sont bons pour lui et la neurasthénie humaine ne connaît pas de meilleurs remèdes. Mais elle en connaît un autre aussi, l'exercice physique et c'est naturellement sa qualité de sportsman qui rend le chat le plus intéressant à nos yeux.

L'essentiel du sport c'est d'aimer l'effort, voilà qui est entendu mais l'effort *approprié*. N'est pas un bon sportsman celui qui gaspille sa force au lieu d'en mesurer la dépense d'après ce qu'il vise à accomplir. Le chat ne saute jamais plus haut qu'il ne faut, mais d'autre part il ne fait pas en général un long détour pour éviter de sauter. Ainsi il ménage et il entretient en même temps ses capacités, saisissant la plupart des occasions qui lui sont offertes d'exercer ses muscles. Or nous ne savons rien de plus recommandable en fait de culture physique que cette double préoccupation : éviter un surmenage inutile et ne pas négliger l'exercice occasionnel qui se présente. Grimper, sauter, courir, ramper, le chat a toujours ces différents exploits au bout de ses pattes si l'on peut ainsi dire. La mobilisation la plus rapide lui suffit pour passer de l'état de repos à l'état de mouvement intensif, et bien qu'ici encore il ne puisse être question que d'instinct et non de raisonnement, on dirait à le voir que l'intelligence et le vou-

loir interviennent pour faire de l'animal un adepte convaincu et résolu de la gymnastique utilitaire.

La constatation de cet ensemble de tares et de qualités ne suffit-elle pas à légitimer notre thèse que le chat est pour l'homme actuel un précieux modèle, une sorte de rappel vivant du genre de philosophie et de culture physique qui conviennent au temps auquel nous vivons.



Critique du Congrès de Lausanne.



I.

Le volume contenant le compte-rendu *in extenso* des travaux du Congrès de Lausanne (1) a paru ces temps derniers et l'impression que procure la lecture de ce volume est excellente. Il est peu des communications faites au congrès qui ne gagnent singulièrement à la lecture alors même qu'à l'audition elles avaient déjà paru remarquables. Nous voulons consacrer ici quelques pages à l'examen de ce volume si rempli d'idées nouvelles.

A tout seigneur tout honneur. Le volume s'ouvre par la conférence inaugurale du Prof. G. Ferrero. Et comment ne serions nous pas tout particulièrement heureux de voir l'illustre historien adhérer avec une pareille vigueur à la thèse que cette Revue a soutenue elle-même si ardemment? Il y a deux parties très distinctes mais étroitement liées l'une à l'autre dans le discours de M. Ferrero : d'un côté une sorte de grande fresque résumant l'évolution historique, de l'autre une vision précise du rôle de sauveur qui sera — si elle le veut — le rôle du sport auprès de la civilisation présente. On peut ne pas partager de façon complète les vues de l'orateur en ce qui concerne la comparaison du passé avec le présent. Est-il bien sûr que nous vivions « un moment extraordinaire de l'histoire » et que jamais l'homme n'ait été « si puissant, si savant, si riche, si sûr de lui-même et de son avenir » ? Peut-on vraiment dire de notre civilisation qu'elle n'est plus « gênée par aucune limite, ni par l'étendue, ni par la pesanteur, ni par la matière et ses lois qu'elle a vaincues, ni par Dieu qu'elle a déporté dans l'infini, pour s'asseoir elle-même sur son trône terrestre » ? Est-il légitime d'attribuer à la révolution géographique, à

(1) E. Toso & C^{ie}, éditeurs, rue de la Louve, Lausanne.